

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

Le Boutillon des Charentes



N° 60 juillet – août - septembre 2018

Dessin de Jean-Claude Lucazeau



Voilà votre dernier numéro avant les vacances. Le suivant sortira en septembre. Entre temps, vous avez reçu notre « Spécial grammaire saintongeaise » : révisez-bien pour la rentrée !

Dans ce numéro, vous trouverez une chanson en français dont Goulebenéze a écrit les paroles et la musique : une romance, peu connue, composée certainement en l'honneur d'une jolie femme, mais laquelle ? Il a eu tellement de conquêtes ! Et c'est l'un de ses arrières petits-fils qui la chante ! (pages 3 et 4). Toujours de Goulebenéze, un très beau texte en patois, plein de nostalgie, relatif aux labours d'autrefois, avec des bœufs : j'ai eu pitié de vous, je vous ai mis la signification des principaux termes techniques oubliés depuis ces temps anciens (page 16).

Si vous aimez la nature, si vous êtes contre les pesticides, si vous êtes favorables à la protection de la flore et de la faune, je pense que vous apprécierez les deux reportages que nous avons réalisés, avec le webmaster Benjamin, chez Jean-Claude Barbraud (page 5) : dites-moi ce que vous en pensez.

Dans « Des nouvelles du pays » (pages 5 et 6), vous aurez droit, notamment, à une vidéo sur un spectacle de qualité réalisé à Fléac sur Seugne, et à un extrait du nouveau spectacle de Dominique Porcheron. Je vous invite à les visionner.

Pour le reste, un texte toujours aussi savoureux de Jean-Bernard Papi, un poème de Cécile Négret, une ricouène de Pierre Bruneaud, la fin de la « saga » de Marc et Jésus, et notre fameux Kétoukolé. Sans oublier les histoires de Maït' Gueurnon.

Bonne lecture, et bonnes vacances.

Enfin, n'oubliez pas de consulter notre site internet, <http://journalboutillon.com> et notre page Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon>

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Sommaire

		Pages
Une romance de Goulebenéze	Vidéo	Pierre Péronneau (Maït' Piârre) 3
Rencontre avec un amoureux de la nature : Jean-Claude Barbraud	Vidéos	Pierre Péronneau (Maït' Piârre) 5
Des nouvelles du pays	Vidéos	Pierre Péronneau (Maït' Piârre) 5
Le coin des fines goules : papillotes de pêches blanches		7
Veillée saintongeaise et alsacienne à Semussac		Les Efourneigas 8
L'âme des choses		Jean-Bernard Papi 9
Mon rêve bleu		Cécile Négret 11
Marc et Jésus (4 ^{ème} et dernière partie)		Pierre Péronneau (Maït' Piârre) 12
Les bœufs		Goulebenéze 16
Histouère de France (1 ^{ère} partie)		Charly Grenon (Maït' Gueurnon) 17
Bernocion, qu'é-t-ou qu'i dit ?		Pierre Péronneau (Maït' Piârre) 18
Ricoène jhabraillée en ine salle dau L.E.P.I. de Cougnat		Pierre Bruneaud (Le Chétit) 19
Les patoisants d'aneût : Guy Mouillot	Vidéo	20
Charly Grenon raconte : mon expérience de théâtre	Vidéo	Charly Grenon 20
A propos de « La région Nouvelle Aquitaine et les langues régionales »		Éric Nowak 20
Kétoukolé		Jhoël 21
Un livre à vous conseiller		Michelle Peyssonneaux 22
Nos lecteurs nous écrivent		Pierre Péronneau (Maït' Piârre) 22

Une romance de Goulebenéze

Pierre Péronneau (Maître Piârre)

Un lecteur du Boutillon, Jacques Gragnon, de Saint-Sulpice de Royan, m'a remis un petit billet signé de Goulebenéze (Évariste Poitevin), adressée à Madame Lérís-Lhermitte :

*Chère Madame
Je vous envoie en plus 10 chansons en
français "on dit" vous les vendrez 2^e
d'une; on partagera.
C'est le chemin de la fortune qui
continue !*

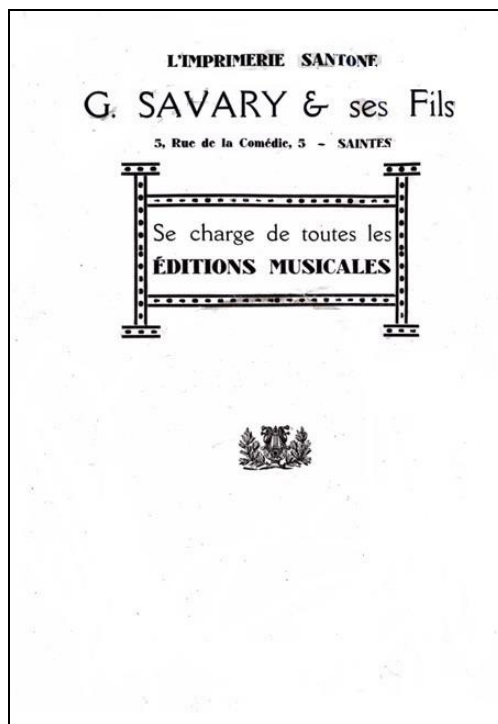
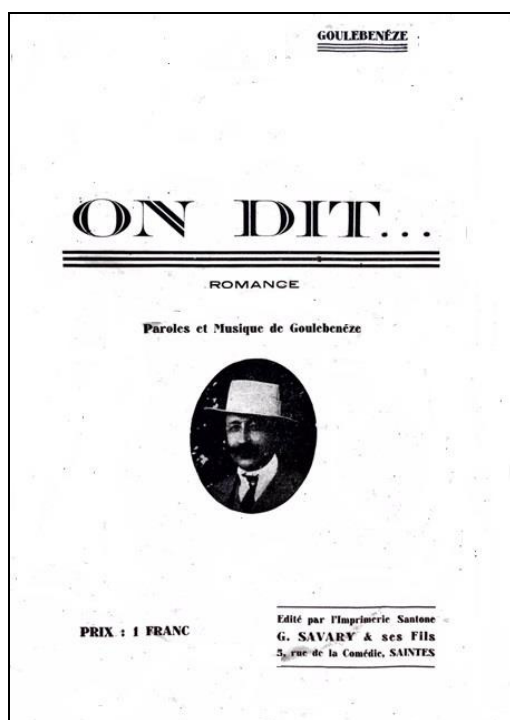
Amical souvenir

V. Poitevin

Jacques Gragnon précise que Madame Lérís-Lhermitte vendait des disques et des partitions, dans une maison à colombages située dans la partie ancienne de Cognac. Son époux était musicien. Il a écrit la musique de plusieurs chansons, dont le compositeur était André Dumas : Hymne nuptial, Chanson d'avril, Chanson des soirs d'été. Madame Lérís-Lhermitte, par son second mariage, était la mère de l'épouse de Jacques Gragnon.

La chanson dont il est question, « On dit », est une romance en français écrite par Goulebenéze vers 1930. Il s'agit d'un cahier de quatre pages de dimension 18 x 27 cm. En réalité, Goulebenéze ne connaissait pas le solfège. Il écrivait les paroles, puis allait trouver un compositeur de ses amis, comme Émile Gascard, pour lui proposer une musique qu'il avait en tête : ce dernier écrivait la partition.

Voici le recto et le verso du document, imprimé par le complice de scène de Goulebenéze, Gaétan Savary. A noter que le prix figurant sur la première page est 1 franc, alors que celui proposé à Madame Lérís-Lhermitte pour la vente est le double. Ont-ils fait fortune ? J'en doute !



Le texte de la chanson, ainsi que la partition, figurent à la page suivante. A quelle jolie femme cette chanson était-elle destinée ? Je l'ignore.

Paroles et Musique de Goulebenéze.

DOLCE (lent et expressif)

On dit que vous a - vez des yeux pleins de ten - dres - se, Mais que par vos grands cils trop sou - vent cou - rou - cé -

Al Coda Pour finir

On a vu quel-que fois des rê - ves in - sen - sés Se chan-ger en dé - tres - se... On dit que vous a - vez des yeux pleins de ten - dres - se. -me ... car ce qu'on ne sait pas c'est com - bien je vous ai - me !

J'ai demandé à Romain, le frère jumeau de notre webmaster (et arrière petit-fils de Goulebenéze), de sortir sa guitare et de se risquer à chanter les couplets.

Écoutez la vidéo de Romain : [Romain Péronneau On dit](#)

I

On dit que vous avez des yeux pleins de tendresse
Mais que par vos grands cils trop souvent courroucés,
On a vu quelquefois des rêves insensés
Se changer en détresse.
On dit que vous avez des yeux pleins de tendresse !

II

On dit que vous avez des lèvres si jolies
Qu'on pourrait oublier qu'elles peuvent mentir,
Et quand on les entend exprimer un désir
On ferait des folies.
On dit que vous avez des lèvres si jolies !

III

On dit que vous avez un cœur facile à prendre
Mais qu'il est infidèle et par trop inconstant
Et que ce beau joujou pourrait à chaque instant
Se donner ... se reprendre ...
On dit que vous avez un cœur facile à prendre !

IV

Mais ce qu'on ne sait pas, c'est combien je vous aime !
Combien vous m'avez pris, combien je suis à vous !
Et tout ce qu'on dit, quand je suis à vos genoux
Me semble un long blasphème
Mais ce qu'on ne sait pas, c'est combien je vous aime !

Rencontre avec un amoureux de la nature : Jean-Claude Barbraud Pierre Péronneau (Maît' Piârre)



C'est au village de Bercloux, dans le « Pays-bas saintongeais », qu'avec Benjamin notre webmaster, nous avons rencontré Jean-Claude Barbraud.

Nous avons d'abord visité son atelier dans lequel sont entreposés de nombreux outils de l'ancien temps, qu'il a récupérés ou dont il s'est servi au cours de sa vie de paysan. Visite rythmée par le chant du coq !

Il possède également deux moulins, qu'il appelle « moulins de campagne », qui fonctionnent à l'électricité. Ils servaient autrefois dans les fermes à moudre la farine pour fabriquer des aliments pour le bétail. Jean-Claude les met en marche au moment de la journée des moulins.

Puis il nous a emmenés dans une parcelle dans laquelle il a planté plus de vingt-cinq espèces d'arbres, fruitiers, truffiers, et autres.

Cette parcelle est entourée de plus de cent soixante dix merisiers.

Un deuxième entourage, plus dense, est constitué de plusieurs espèces végétales. Il y a de la lavande entre les arbres, des abreuvoirs, et bien entendu aucun pesticide. Jean-Claude se bat contre l'utilisation abusive de ces poisons, qui polluent la flore et la faune et finissent dans nos estomacs.

Bref un endroit où les oiseaux et les abeilles trouvent leur bonheur.

Avec Benjamin le webmaster nous avons réalisé deux films que je vous invite à visionner :

[Jean-Claude Barbraud 1ère partie](#)

[Jean-Claude Barbraud 2ème partie](#)

Des nouvelles du pays Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Des villages dynamiques

Il y a des villages où il ne se passe pas grand-chose. Ce n'est pas le cas de Fléac sur Seugne (375 habitants) et Villars-les-Bois (250 habitants).

Fléac sur Seugne

De l'envie, de l'imagination, des habitants qui s'impliquent et jouent le jeu, avec une mairie qui soutient le projet, cela donne un spectacle burlesque qui me rappelle le temps des Branquignols, la troupe de Robert Dhéry et Colette Brosset (une Saintongeaise), que j'ai eu le plaisir de voir à plusieurs reprises à Paris.

Le spectacle fut donné en septembre 2017, en plein air, dans le village de Fléac, mais malheureusement je n'ai pas pu y assister. Il y avait donc une séance de rattrapage le 8 avril 2018, à la salle des fêtes de Pons. Quelle ambiance mes bons amis !

Nous sommes le 28 août 1960, et c'est la frairie à Fléac, c'est jour de fête. Arrive une troupe d'acteurs dirigée par le réalisateur Jacques Tatillon avec sa collaboratrice sexy Paulette. Il en résulte une série de sketches comme une course cycliste, l'élection d'une Miss, un bal des conscrits etc. Pas de temps morts, une réalisation impeccable, des acteurs de qualité, le public en redemande. Cela nous change des spectacles dans lesquels on se contente de faire défiler des patoisants, même s'ils sont de qualité. On note parmi les acteurs Rémy Ribot, Pierre Dumousseau. Mais tous sont à féliciter. Guy Mouillot a raconté l'histoire du « Retardataire » de Goulebenéze, vous le retrouverez page .

Voici un petit extrait du spectacle : [Fléac sur Seugne](#)

Villars-les-Bois

Je vous ai déjà parlé de cette commune à propos de l'ouvrage réalisé par un groupe de bénévoles. Le 5 mai 2018 fut inauguré le nouveau **circuit d'interprétation**.

La municipalité, avec le maire Fabrice Barusseau, était accompagnée par plusieurs personnalités : Alexandre Grenot, vice-président du Conseil Départemental, Jean-Claude Classique, président de la CDA de Saintes, Jean-Claude Grenon, président du Pays de Saintonge romane, et Bernard Laporte, Sénateur.

Tous ont félicité la municipalité pour avoir porté ce projet, et notamment Liane Gaucher qui en a été la référente, ainsi que les associations Arts-terre (dont fait partie Jean-Claude Barbraud) et ANLP.



Les travaux, qui ont coûté 80 000 euros, ont été financés notamment par le Conseil Départemental, la CDA de Saintes, et la Fondation du Crédit Agricole. Un livret d'information est disponible à la mairie.



Le point de départ se situe au pied de la magnifique église de Villars. Deux sentiers de randonnée, de 8 kilomètres chacun, ont été mis en place : l'un nommé « Les vignes », dans le Pays-bas, pour la découverte de l'univers de la vigne, l'autre dans le Pays-haut, relatif à « la nature en héritage », pour la découverte de la faune, de la flore, des forêts, des lavoirs.

Les parcours ont été balisés, et à chaque étape ont été dressés des tables et des bancs, pour le repos des randonneurs, ainsi que des panneaux d'information. Nous avons eu la chance de faire une partie du parcours avec la famille Bégaud, et j'incite les visiteurs à se lancer dans l'un ou l'autre sentier. Nous avons notamment découvert

un magnifique espace dans lequel poussent des orchidées sauvages. Pauline, la fille de notre webmaster, ne savait pas qu'il était interdit de les cueillir. Elle a promis qu'elle ne recommencerait pas !

Une bonne nouvelle également pour Villars-les-Bois. La **guinguette de La Barre**, initiée l'année dernière par Mathilde Bégaud, va reprendre son activité. Le Boutillon vous informera des dates et des spectacles dans sa page Facebook. La première aura lieu **dimanche 24 juin** à 19 heures avec le quatuor de saxos Bocalise : tél 06 29 53 24 32.

Voici la vidéo de Mathilde que nous avons réalisée l'an dernier (voir Boutillon n° 55) : [Guinguette de La Barre](#)

Je vous invite tous à mon enterrement (dominique Porcheron)

Dominique Porcheron (Le fi à Feurnand), se lance dans un nouveau spectacle. Il estime que c'est lors des enterrements qu'on rassemble le plus de monde. Alors il nous invite au sien ! Il a testé sa prestation les 13 et 14 avril 2018 dans un vieux logis, à Haimps, à côté de Matha. J'ai enregistré une partie du spectacle, que je vous livre dans une vidéo. *Thieû biton* a un grand talent, qu'il met au service du patois. Ses sketches sont pleins d'humour et de tendresse.

Le 19 octobre, nous allons tous les deux chez Pierre Dumousseau, à Arbrecourt, dans la commune de Semussac. Je vais parler de Goulebenéze, mais c'est surtout lui qui interviendra pour présenter son spectacle. Mais d'ici là, je pense qu'il trouvera des salles pour se produire. Vidéo : [Je vous invite à mon enterrement](#)



Un nouveau musée au Groupe Folklorique Aunis-Saintonge



Le journal Sud-Ouest, dans son édition du 17 mai, a écrit un très bel article sur « L'histoire retrouvée du musée folklorique ». Situé à Saintes Square Pierre Machon, le musée était fermé depuis 1976. Il servait aux répétitions du Groupe Aunis-Saintonge. Il a réouvert le 15 mai, en présence de nombreuses personnalités, notamment le maire de Saintes, dont le père, Pierre Machon, fut un dirigeant du Groupe.

Notre ami Roger Maixent, Président du Groupe, précise que dans ce musée vit l'esprit de Goulebenéze, qui fut l'un des fondateurs du Groupe au temps où il se nommait « La noce saintongeaise ».

Le musée est ouvert le mardi de 14 heures à 18 heures. Entrée : 3 euros, gratuit pour les moins de 16 ans ; 2 euros pour les groupes. Atelier de coiffe le premier mardi du mois, avec Monique Maixent.

Les cagouilles se rebiffent



L'atelier théâtre de Gondeville offre à son public, chaque année, une voire deux pièces de théâtre. Cette année c'est notre ami Bruno Rousse (Nono saute palisse) qui a créé la pièce en patois « Les cagouilles se rebiffent », qui a connu un grand succès.

Nono, asteur o faut qu' tu t' mette au tail, il en faut une autre pour la prochaine rentrée !

Hommage à Jean-Claude Lucazeau

Le 13 juin 2018, « La plume des fadets » organisait un « hommage à Jean-Claude Lucazeau », en présence d'une partie de sa famille et d'un nombreux public. L'hommage, sous la conduite de votre serviteur, fut donné par les compagnons de route de Jean-Claude : Jacques Machefert, Pierre Dumousseau, Christian Robin et Didier Catineau (Jean-Bernard Papi était absent). François Julien-Labruyère, absent, avait envoyé un texte qui fut lu par Michelle Peyssonneaux, présidente de « La plume des fadets ». Alain Charrier assura l'intermède musical.

Chacun raconta ses souvenirs personnels avec Jean-Claude, dans une ambiance ludique. Il fut question des ouvrages auxquels il participa : les sept albums sur « Les Saintongeais » aux éditions Bordessoules, « L'air du pays » œuvre des quatre mousquetaires (Charly Grenon, Jacques-Edmond Machefert, Jean-Claude Lucazeau et votre serviteur) et son dernier livre, édité quelques semaines avant sa mort, « Chroniques de lune ... ou de l'autre ».

J'avais réalisé une vidéo contenant une trentaine de croquis extraits des « Saintongeais », qui fut très appréciée : Cliquez : [Hommage à Jean-Claude](#) . Un grand moment d'émotion dans l'assistance, et surtout chez la famille, lorsque fut programmée la vidéo réalisée par notre webmaster, Benjamin, à l'occasion d'une exposition de peinture. Jean-Claude aimait beaucoup cette vidéo. Cliquez : [exposition-lucazeau/](#)



Au premier rang : Anne-Marie Péronneau, Armelle, compagne de Jean-Claude, et Michel, frère de Jean-Claude



Alain Charrier, Jacques-Edmond Machefert, Pierre Dumousseau et Christian Robin (photo Didier Catineau)



Pierre Péronneau et Danièle Cazenabe (La Nine) lisant une histoire extraite de « L'air du pays »

Le coin des fines goules : papillote de pêches blanches

C'est une recette extraite de l'ouvrage de Françoise Barbin-Lécrevisse « Cuisine et pineau » : un bon dessert, un vrai régal. Cette recette pleine de saveurs au moment de l'été, quand les pêches sont à leur apogée, vous permettra d'offrir à vos convives un dessert vite préparé et riche en arômes. La qualité des pêches est très importante. Elles doivent être mûres à point et très parfumées. Il ne faut pas compter sur la cuisson pour « arranger » des pêches fades ou pas assez mûres.

Pour 1 papillote (à multiplier pour le nombre de convives souhaités)

Préparation : 5 min

Cuisson : 10 min

Matériel spécial : papier aluminium

Vin conseillé : vieux Pineau rosé bien frais ou Sauternes

Ingrédients :

- 30 g de poudre d'amandes
- 75 g de sucre glace
- 2 cuillères à café rases de Maïzena (5 g)
- 7 cuillères à soupe (15 ml) de pineau rosé
- 1 cuillère à café de crème liquide entière
- 1/2 cuillère à café de miel liquide
- 1 pêche (120 g environ) blanche (ou jaune selon ses goûts) pour obtenir 100 g de fruit épluché
- 2 feuilles de menthe
- 2 grains de poivre noir concassés

- allumer le four à 220 ° (th. 7)
- couper le papier aluminium sur une longueur d'environ 50 cm
- mélanger de façon homogène : la poudre d'amandes, le sucre glace, la Maïzena, le Pineau, la crème et le miel
- éplucher la pêche et la couper en lamelles épaisses
- placer au fond de la papillote la pâte d'amande au pineau sur environ 1 cm d'épaisseur ; disposer les feuilles de menthe sur la pâte d'amande, puis les lamelles de pêches (elles peuvent se chevaucher), parsemer du poivre concassé et fermer la papillote hermétiquement (sans serrer trop près des ingrédients)
- cuire à 220° pendant 10 min, placer la papillote sur l'assiette et servir à table en laissant chaque convive ouvrir sa papillote.



Veillée saintongaise et alsacienne à Semussac Les Efournigeas

Quand deux groupes de la Confédération française des arts et traditions populaires se rencontrent

En ce mois de mars, le groupe folklorique "Les Efournigeas" et leurs drôles accueillent le groupe "LES KOCHLOEFFEL" pour un week-end de folklore saintongais et alsacien les 17 et 18 mars 2018.



Le vendredi soir, certains membres qui hébergeaient nos amis Alsaciens sont allés les chercher en gare de Saintes.

Le samedi matin, le monde est à pied d'œuvre pour préparer la salle pour le spectacle de veillée. A midi, Charentais et Alsaciens font connaissance autour d'un déjeuner bien animé. Puis nos invités partent pour une visite guidée de Royan. Vers 17 heures tout le monde se retrouve à la salle afin de répéter le final en commun clôturant le spectacle de la veillée.

A 20 heures 30 le spectacle commence pour le plus grand plaisir des spectateurs toujours aussi nombreux. Au cours de cette veillée, chaque groupe est intervenu en alternance.

Nos drôles, comme d'habitude, ont été très remarqués par le spectacle qu'ils ont composé. Les plus grands ont bien fait rire le public avec l'histoire de

la « Coupe Jharret ». La soirée s'est terminée par la traditionnelle farandole commune des deux groupes qui a ravi le public.

Le dimanche midi, les deux groupes se sont retrouvés pour un repas afin de clôturer cet échange. En début d'après midi, nos Alsaciens sont repartis ravis de leur week-end et avec le désir de se revoir. Le rendez vous est pris pour l'an prochain à l'occasion d'une grande fête annuelle alsacienne.

Le départ sur le quai de la gare de Saintes fut des plus enthousiastes, tous ont apprécié ce week-end et l'accueil qui leur a été fait.

Ces échanges sont très agréables, cela permet de varier nos spectacles pour le plus grand bonheur des amateurs de folklore et surtout de faire perdurer nos traditions populaires.

Ce sont aussi des moments très conviviaux appréciés de tous.



L'âme des choses

Jean-Bernard Papi



J'avais découvert, par hasard, cette boutique de très médiocre apparence qui semblait vouloir s'enfoncer dans le recoin le plus obscur d'une façade du faubourg de La Rochelle, coïncée entre une bijouterie quelconque et une pâtisserie incolore. Une minuscule boutique en fait, si petite qu'elle ressemblait à un bout de couloir. J'étais passé cent fois devant, en sortant du travail, sans la voir, sans même me rendre compte de son existence et voici qu'aujourd'hui, elle me hélait, si l'on peut dire, avec force. Que le diable m'emporte, mais quelle curiosité n'aurait pas été éveillée par les objets qu'on y voyait exposés sur des étagères de bois blanc ?

C'étaient des choses de cuivre et de cuir, avec des volants, des manettes et des leviers qui dépassaient, mais d'un abord si grossier, d'une construction si biscornue que l'on hésitait entre l'œuvre d'art locale remise à l'occasion d'un tournoi de bridge, l'assemblage de pièces

de mobylette par un adolescent et un moulin à café fabriqué dans l'ex-Union Soviétique. À moins que ce ne fût des objets de culte d'une église inconnue comme les musées en possèdent en quantité.

Au fond de la boutique une demoiselle vêtue de noir, d'aspect modeste et simple, lisait une revue pour dame. Elle était assise derrière une petite table à écrire qui supportait une boîte de cachous et un ramasse-monnaie en verre bleu. Cette jeune fille, qui était très brune avec des cheveux et des sourcils abondants, était pourvue d'une peau d'une blancheur et d'une transparence de cadavre. Je n'en fus que plus attiré et séduit par cet étrange et violent contraste. Un mélange d'eau et de feu. Elle leva à peine les yeux à mon entrée. Elle me laissa fureter à ma guise, sans me coller aux fesses avec les "Puis-je vous renseigner ?" qui me donnent, systématiquement, l'envie de fuir. Je pris dans mes mains plusieurs de ces objets. Ils n'étaient ni lourds, ni légers, ils semblaient même chercher à vous encombrer le moins possible les paumes, agissant, si l'on peut dire, avec la discrétion d'un chat grimpant furtivement sur vos genoux.

Je les retournai pour tenter de lire une inscription qui pût m'éclairer sur leur origine. Aucune lettre, aucun chiffre ne figurait à un quelconque endroit. En les manipulant, ils me parurent même singulièrement branlants et fragiles, avec des bruits de grelot angoissants. Fort heureusement aucun ne se démantibula. J'aurais eu, malgré mon habileté et ma dextérité manuelle, toutes les peines du monde à les remonter tels qu'ils étaient. Aucune indication de prix n'apparaissait non plus. Quand j'eus examiné la totalité des objets, une douzaine environ, la jeune fille ferma sa revue. Elle tourna vers moi des yeux noirs profondément tristes et tourmentés, comme si ma présence réveillait le souvenir d'un terrible chagrin. Je me sentis immédiatement ému. Je suis un sentimental et rien ne me retourne plus facilement que de beaux yeux de femme, tristes et embués de larmes. Il me sembla même que le regard de la demoiselle s'embuait de plus en plus au fur et à mesure que la compassion me gagnait.

C'est d'une voix lasse et tremblante qu'elle me demanda ce qu'elle pouvait faire pour moi. La question me bouleversa. J'étais heureux, elle paraissait si malheureuse ; et c'est elle qui me demandait ce qu'elle pouvait faire pour moi !

– À quoi servent ces choses ? dis-je d'une voix blanche.

– Je ne sais pas. Et les larmes jaillirent de ses yeux comme si elle n'en pouvait plus de les retenir. Jugez de mon embarras. Je la pris dans mes bras, comme il me semblait qu'elle le voulait, et elle se mit à hoqueter, le nez enfoui dans la doublure de ma veste. Elle correspondait, en taille, à mon idéal féminin et paraissait, autant que je puisse en juger en l'examinant par-dessus son épaule, extrêmement bien faite et appétissante. Je reniflai à petits coups sa peau fraîche et bien lavée, légèrement parfumée d'eau de Cologne, tandis que ses cheveux fins me chatouillaient le cou. Vous dire si elle était bien habillée, je ne saurais, elle portait avec grâce une jupe étroite et un pull très serré. Quand elle eut essuyé ses yeux et mouché son nez, elle se remit du rouge à lèvres.

– Excusez-moi, murmura-t-elle encore frémissante, mais ces objets remuent en moi de tels souvenirs que je craque, lorsqu'il me faut en parler. Ils appartenaient à mon père qui me les a confiés avant de disparaître.

– Il est mort ?

– Je ne sais pas. Elle se moucha encore et garda le silence pendant quelques secondes. Il a disparu en me les confiant. Vends-les, m'a-t-il dit, c'est toute notre fortune. J'ignore d'où il les tenait. Ce n'était pas un grand voyageur et je crois qu'il n'est jamais allé plus loin que Bordeaux ou Angoulême. C'est d'ailleurs dans cette dernière ville qu'il a rencontré ma mère, et c'est là qu'elle l'a quitté, quelques années plus tard. Vends ces objets, me disait-il, ton bonheur en dépend. Je crois que lui-même ignorait à quoi ils pouvaient servir. Il les trouvait beaux et disait qu'ils me ressemblaient.

– C'est peut-être lui qui les avait fabriqués ?

– Oh ! que non ! Il n'était pas capable de changer un fusible sans le visser de travers ou de remonter un réveil sans en casser le ressort. Il faut des machines très compliquées pour assembler le cuivre et le cuir. Non ce n'est pas lui, et certains ont plusieurs dizaines d'années d'existence, peut-être même des centaines d'années. Je vous en prie, monsieur, achetez-m'en un, un seul et vous ferez une bonne action doublée d'un bon placement...

Quand j'arrivai à la maison ma femme venait de terminer de préparer le repas. Je l'attendais pour que tu m'aides, me dit-elle. Où étais-tu encore ? Je suis toujours toute seule à me débrouiller avec le repas ! Et patin couffin les récriminations habituelles.

Je ne jugeais pas opportun de lui parler de la jeune fille et de l'objet qu'elle m'avait vendu. Je le descendis à la cave où il se confondit tout de suite avec les pots de confiture, les bocaux de coulis de tomates, les menues ferrailles que j'y accumule et le matériel de pêche à la ligne que mon oncle Robert, celui de Saint Romain, m'avait légué.

Pendant le repas je pensai à la jeune fille, à ses yeux émouvants cernés de noirs chagrins, à sa boutique et aux mystérieux trucs qui attendaient sur les étagères. Une fois couché c'est aux mollets ronds et à la délicieuse poitrine de la jeune fille que je me mis à rêver. Je m'endormis tard. Je ne pus tenir plus d'une semaine avant de retourner dans la boutique tant la beauté de la jeune fille hantait mes jours et mes nuits. Elle fut sincèrement heureuse de me revoir.

– Je ne vous attendais plus, et j'étais désolée à l'idée que vous ne reviendriez pas. Comment va votre achat ? Se sent-il bien chez vous ?

Je lui répondis que l'objet s'était tout de suite intégré à mon mobilier, que tout le monde à la maison en raffolait et que je croyais bien aussi être tombé amoureux d'elle, que je ne dormais plus ou très mal, que je mangeais à peine et que c'était tout juste si j'avais envie de travailler.

– Mon pauvre ami, comme je suis ravie de votre aveu. Moi aussi je pense à vous. Mais j'ai tant de chagrin. Je ne serai heureuse que lorsque tout cela sera parti. Elle balaya d'un geste les étagères chargées de ses machins extravagants.

– Et si vous vous en débarrassiez dans la déchetterie la plus proche, par exemple ?

– Ce n'est pas gentil de me dire ça ! Vous êtes trop cruel et méchant avec moi ! Ces objets me viennent de mon cher papa, il n'est pas question de les jeter ! Puis elle ajouta un ton plus bas. Il me l'a bien recommandé, je dois les vendre.

– Votre histoire est belle et romanesque comme un conte de fée, dis-je en tombant à genoux devant elle. D'ailleurs vous-même ressemblez à une fée...

– Taisez-vous malheureux ! gémit-elle en plaquant sa main sur ma bouche. J'en profitai pour lui embrasser la paume qu'elle avait tiède et parfumée. (Ce qui est la moindre des choses avec les progrès de l'hygiène).

Ce soir-là, je l'invitais à dîner. Au restaurant, elle fut larmoyante et belle. Elle se laissa embrasser lorsque je la déposai devant chez elle, mais me mit à la porte lorsque je voulus entrer. Je rentrai tard et ma femme dormait. Elle s'éveilla pour me faire ses habituels reproches sur la conduite du ménage, puis se rendormit. Je rêvai jusqu'à l'aube à ma petite marchande de bidules exotiques. Avant de me rendre au travail, je rangeai, près du premier, l'objet que je lui avais acheté la veille et qui était resté dans l'auto. On ne le remarquait pas plus que le premier.

Tous les deux ou trois soirs je rentrais tard. Je pris l'habitude de faire le moins de bruit possible pour ne pas réveiller ma femme, car ses invectives me devenaient de moins en moins supportables. La petite marchande m'aimait et dès que j'entrais, elle tirait son rideau de fer et nous faisions l'amour dans la boutique, en prenant bien garde toutefois de ne rien casser. Ensuite nous allions au restaurant et je rangeais mon emplette dans mon coffre de voiture. L'objet rejoignait plus tard les autres à la cave où il se fondait aussitôt comme un passe-muraille avec les objets voisins.

Un jour ma femme m'annonça qu'elle me quittait.

– Il est temps pour moi de partir, me dit-elle de ce ton glacé qu'elle prenait pour me parler depuis quelques semaines. Notre compte en banque est à sec, nos économies ont disparu comme du beurre au four et tu ne m'aimes plus. Je préfère m'en aller.

Elle emporta la vaisselle et la télé et me laissa une liasse de factures que je fis immédiatement brûler. Je pleurai un peu et ces larmes me surprirent. Comment, me dis-je, moi qui n'ai jamais pleuré depuis l'âge de onze ans, me voici en larmes pour le départ de cette haridelle, de cette chipie malgracieuse. Me serais-je trompé sur mes sentiments ? La question me tourmenta un instant. Pour en avoir le cœur net, je rassemblai mes derniers billets et partis à pied, car ma femme avait pris la voiture, jusqu'à la boutique de mon adorable et brune maîtresse.

Je fus surpris de découvrir qu'il ne lui restait plus d'objets à vendre.

– Tu as pris le dernier hier, souviens-toi me dit-elle. J'ai rendu les clés au propriétaire et demain je serai loin.

Pour la première fois je la vis rire aux éclats. Sa peau était, aujourd'hui, rose et fraîche, et ses yeux brillaient à la pensée de son départ. Elle fit, dans un mouvement spontané de gaîté, tourner une robe rouge que je ne lui connaissais pas. Je me mis à pleurer tandis que gentiment elle me poussait dehors.

– J'ai à faire maintenant. Rentre chez toi et ne pense plus à moi. Mon destin est ailleurs et le tiens aussi.

Dans la cave ils m'attendaient tous, sagement rangés sur les étagères métalliques que ma femme m'avait offertes pour notre première année de mariage. À cette pensée mes larmes se mirent à couler comme l'eau d'un robinet de baignoire. Je restai prostré toute la journée, pleurant et gémissant. Ah, chers objets me lamentais-je, souvenirs de mon bonheur, vous avez bel et bien une âme pour tourmenter ceux qui vous possèdent. Demain, me dis-je, en surmontant mon affliction, je louerai une boutique discrète et grâce à vous, objets de mon cœur, j'appâterai une pauvre fille qui aura pitié de moi, et qui m'aimera. Et vous irez à votre tour, enrichir sa cave ou son garage jusqu'à ce qu'elle trouve un homme bon et généreux, et il en sera ainsi jusqu'au jugement dernier, car s'il est vrai que l'amour est aveugle, il est aussi exact qu'il empêche de compter.

Ah oui, j'allais oublier, il y a une morale à la manière de Jean de la Fontaine à ce mélodrame, la voici : Si tu as quelque chose à vendre fidélise ta clientèle.

Mon rêve bleu

Cécile Négret



O nobles aquarelles aux reflets de velours !
 Ignorant, j'admirais vos spectacles marins.
 Ebloui par le trait du pinceau, j'étais sourd
 Aux cruelles tourmentes, aux vigoureux embruns.

En secret, je rêvais de robes opalines
 Ondulant sous la brise, en étroite harmonie.
 Animé par l'éclat de ces visions divines,
 Le cœur empli d'émoi, un beau jour, je partis.

Mon éveil en ces mers fut celui de l'effroi.
 Tandis que le pays se fondait sous les brumes,
 Je regardais les vagues assommer le vieux bois,
 Menaçantes, enragées, bouillonnantes d'écume.

Prisonnier des ténèbres, esclave des courants,
 Chevauchant d'infinies murailles aquatiques,
 Notre éminent voilier cheminait vaillamment,
 Comme possédé par un esprit maléfique.

Je restais sur le pont, engourdi par le froid.
 Autour de nous, les vents savouraient une transe.
 Je me cramponnais fort à me couper les doigts,
 Implorant le répit des démons de la danse.

Chaque instant me semblait durer l'éternité !
 La pluie cinglait mon cou, me trempant jusqu'aux os.
 Notre aventure allait-elle ainsi s'achever ?
 Comment nous échapper de ce sombre chaos ?

L'équipage menait sous le ciel en furie
 Une lutte éperdue contre des monstres d'eau,
 Coalisant bravoure et suprême énergie
 Pour écarter le sort jeté sur le bateau.

Désarmé face à mes indécentes lacunes,
 Je me sentais petit, misérable, inutile
 Au regard de ces hommes, œuvrant sans peur aucune,
 Initiés aux courroux de la belle indocile.

Moi qui venais chercher le repos du grand bleu,
 J'étais loin de prédire une telle puissance !
 L'océan m'a livré ses élans coléreux,
 Libres de chavirer notre frêle existence.

Grâce à Dieu, les remous, toujours plus turbulents,
 Vers les côtes amies, peu à peu, nous chassèrent.
 Les voiles s'affalèrent et nous étions vivants,
 Savourant le bonheur de rejoindre la terre.



Marc et Jésus (4^{ème} partie)

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)



Voici la fin de l'histoire de nos deux « pieds nickelés ». Pris entre une bande de gangsters corses et des personnages peu recommandables, comment vont-ils s'en sortir ?

Les deux amis, leur déjeuner terminé, se présentent au journal.

- Qui c'est, ce chevelu mal peigné ? dit le patron en regardant Jésus.

Sans se démonter, celui-ci répond :

- On m'appelle Jésus. Ma mère s'appelait Marie. Par contre, mon père ne s'appelait pas Yves, mais Léon. Et je ne suis pas né à Bethléem mais à Lusignan. Mais ce sont des détails sans importance, on m'appelle Jésus et ça me va.

- Bon, bon, répond le patron. Que voulez-vous ? Dépêchez-vous, je n'ai pas beaucoup de temps. Et toi, tu as un article à écrire, n'oublie pas.

- Voilà, dit Marc. On veut provoquer l'homme au chapeau pour faire avancer les choses. On va lui dire qu'on voudrait le rencontrer, dans un lieu public, en lui faisant croire que j'ai une photo de lui discutant avec un Inspecteur de police, et que j'ai l'intention d'écrire sur ce qui s'est passé à Vaux sur mer.

Le patron réfléchit un moment en mâchouillant son cigare éteint.

Il doit avoir une haleine épouvantable, se dit Marc. Je plains sa femme.

- D'accord, dit le patron. Tu appelles pour fixer une réunion, par exemple dans un café du Cours National. Quand tu auras la réponse sur l'endroit et l'heure, tu me le diras, j'enverrai un photographe qui essaiera de prendre une photo sans que ces messieurs le remarquent.

Marc fait le numéro de Jerry, qui répond presque de suite.

- Salut Bonhomme, tu as du nouveau ? J'espère que tu n'appelles pas pour rien ! Je sais que tu es dans les locaux du journal en ce moment, ne t'avise pas d'écrire n'importe quoi !

Ça commence plutôt mal.

- Je veux voir votre patron, dit Marc. Et je veux le rencontrer dans un lieu public, je ne veux plus recevoir de coups. J'ai une photo de lui en discussion avec un policier, et je veux en savoir plus pour écrire un article.

Marc a mis le haut-parleur pour que tout le monde entende.

- Tu prends des risques Bonhomme, je crois que tu n'as pas très bien compris où tu mets les pieds. Bon, je vais prévenir le patron et je te rappellerai.

Le moral commence à remonter chez Marc et Jésus. Il leur semble qu'ils ont l'initiative des opérations. Ils vont montrer à ces truands de quoi ils sont capables. D'autant qu'ils ont l'appui du journal.

- Allez, prépare-moi un papier, dit le patron. Il me le faut avant dix-neuf heures, car ensuite, comme je te l'ai dit, j'ai une réunion à la Médiathèque, et je pense y rencontrer la Commissaire de police.

Dans son article, Marc parle de la mort des deux hommes de Melucchi. Il raconte le cambriolage, la fuite de Gilles, l'attaque dont fut victime Sarah, la petite amie du cambrioleur, attaque qui pourrait provenir du clan Melucchi. Faute de preuves, il reste prudent.

Il ajoute que le butin est conséquent : argent liquide, drogue, bijoux, et peut-être des documents confidentiels qui pourraient faire tomber des personnages haut placés. Il précise que cela peut attiser la convoitise de certains truands, autres que ceux de Melucchi, et que par conséquent on peut s'attendre à des rebondissements.

Il rappelle enfin que Sarah est la victime innocente de cette affaire, qu'elle n'est au courant de rien, et qu'elle ne sait même pas où se cache son petit ami.

Il est content de lui. Il fait lire son papier à Jésus, qui le félicite, puis il le laisse sur le bureau de son patron.

Il est près de dix-neuf heures lorsqu'ils quittent les locaux du journal.

- J'ai soif, dit Jésus. Si on allait s'en jeter un.

- Volontiers, répond Marc, on l'a bien mérité.

Ils s'installent à la terrasse d'un café, près du Gallia théâtre, et commandent des sandwiches et de la bière. Ils sont bien, *benézes*, la confiance est de retour. Pour Marc, ces truands ne lui font plus peur. Ils vont voir ce qu'est un vrai journaliste d'investigation. Et s'il arrive à retrouver ce fameux document, il écrira des articles sensationnels. Son patron ne pourra que le féliciter, voire lui donner une prime, ou l'augmenter !

Vers vingt et une heures, après avoir éclusé quelques demis, ce qui les a rendus encore plus euphoriques, ils descendent la rue Alsace-Lorraine pour se rendre au logement de Marc, ruelle de l'Hospice. Les magasins ont fermé boutique, mais de nombreux promeneurs déambulent encore, profitant du temps agréable. Beaucoup ont un cornet de glace à la main, pour se rafraîchir. Des *supeurs de yace*, comme aurait dit Jean-Claude Lucazeau, dont Marc apprécie la compagnie.

En arrivant en bas de la ruelle de l'Hospice, Jésus dit :

- Quand je regarde les marches qu'il faut monter pour arriver chez toi, *o m' doune souét*. Je n'arrive pas à m'y faire. J'espère que tu as encore quelques bouteilles là-haut.

- T'inquiètes pas, j'ai ce qu'il faut.

Marc ouvre la porte, allume la lumière, et les deux amis entrent. Mais leurs sourires se figent. Assis sur le canapé, l'homme au chapeau attend. Derrière eux, Jerry ferme le passage et les empêche de sortir. Et Tom n'est pas très loin.

- Salut les amis, dit l'homme au chapeau. Je me suis servi un verre de whisky sans attendre ta permission, Marc. Mais je suis sûr que tu ne me l'aurais pas refusé ! Et je te félicite, du « Single malt », il est excellent. Quant à Tom et Jerry, ils ont préféré le vin rouge. Mais ils n'y connaissent rien, ils ont ouvert une bouteille de Beaujolais, alors qu'il y a un magnifique Pessac-Léognan sur le buffet.

- Ne vous gênez pas ! Comment êtes-vous entrés ? Que voulez-vous réellement ?

- Merci Marc pour ton hospitalité. On veut bavarder un moment. Tu ne pensais quand même pas que j'allais accepter tes conditions ? Se rencontrer dans un café ? Ridicule ! On est bien mieux chez toi ! Et la photo que tu as prise devant le Commissariat de police ? Elle ne prouve rien ! Rassure-toi, j'ai demandé à mes hommes d'être calmes. Et j'ai vu ta collection de CD. Un homme qui aime le jazz, et particulièrement Billie Holiday, ne peut pas être mauvais !

- C'est un copain de Breuillet qui m'a fait connaître les chansons de Billie, répond Marc. Mais je vous le demande à nouveau : pourquoi êtes-vous chez moi ?

Jésus, tétanisé par la peur, ne dit rien et tente de se faire oublier.

- Je te l'ai dit, Marc, reprend l'homme au chapeau. C'est pour bavarder un peu avec toi. Et tout d'abord, je voulais te féliciter pour ton projet d'article, il est excellent ! Il y a simplement un paragraphe qui m'ennuie, celui où tu parles des documents confidentiels. Ce paragraphe-là, il faudra le gommer. Mais pour le reste, c'est parfait. Tu peux parler de Melucchi tant que tu veux, il est fini, il se retrouve tout seul, il est presque mort, c'est une question de jours. Tu ne risques plus rien avec lui, alors enfonce-le, excite-toi sur lui !

- Quoi ? Comment êtes-vous au courant ? C'est scandaleux ! Vous l'avez volé, cet article ? Vous avez piraté mon ordinateur ?

- Calme-toi Marc, j'ai vu ton patron. En réalité, nous avons eu un entretien avec lui au Commissariat. Étaient présents le Préfet et un émissaire de l'Élysée. Tu vois je ne te cache rien. Bien entendu, personne n'est au courant de cette réunion, elle n'a pas eu lieu, tu vois ce que je veux dire ?

- Et mon patron ? Il a accepté vos manigances ? Il n'a rien dit ?

- Attention aux mots que tu utilises, Marc. Manigances, je n'aime pas trop. En réalité, ton patron il n'a pas eu le choix. Devant la raison d'État, on s'incline toujours.

- La raison d'État ? Elle a bon dos ! Scandale d'État plutôt !

- Marc, encore une fois calme-toi, ou j'appelle Tom. Tu te souviens ? Les arguments de Tom feront peut-être plus d'effet que les miens !

- Non, c'est bon. Les coups, ça suffit !

- Bien, dit l'homme au chapeau, tu deviens raisonnable. Une dernière chose. Demain matin tu vas chercher la jeune femme à l'hôpital, pour la raccompagner chez elle. Prends soin d'elle, et en même temps questionne-la, surveille-la, je me méfie de cette fille.

- Je vous jure qu'elle ne sait rien, elle ne sait pas où sont les documents.

- Ne jure pas, Marc. Et c'est ton intérêt de me ramener le dossier et tout le reste. N'oublie pas. Ton ami le taiseux aux cheveux longs, qui n'a pas l'air très courageux, pourra certainement t'aider.

- Mais je ne connais rien à ces histoires, dit Jésus en sortant de sa léthargie.

- Je peux le cogner, patron ? dit Tom. Il n'a pas l'air de vouloir comprendre !

- Non, Tom, pas maintenant. On verra plus tard, en fonction des résultats.

L'homme au chapeau se lève, et fait signe à ses hommes.

- Bon, les gars on s'en va. Marc, merci pour les verres. Et rassure-toi, on se reverra !

Une fois les trois lascars partis, les deux amis restent quelques minutes prostrés, muets, comme tétanisés. Puis Marc se ressaisit, se lève, et se verse un verre de whisky.

- Je t'en sers un aussi, Jésus ?

- Volontiers, et bien tassé. Ces gars me foutent la trouille !

Et ils trinquent.

- Marc, c'est dangereux, depuis quelques jours, la vie avec toi, dit Jésus. Je vais te laisser, je regagne le Jardin public, je me sentirai plus en sûreté. Mais j'emporte ta bouteille de Pessac-Léognan, si tu permets, j'en ai besoin.

- D'accord, dit Marc, tu l'as bien mérité.

Et Jésus s'éloigne, sa bouteille sous le bras.

Le moral de Marc en a pris un coup. Il ne comprend pas comment il en est arrivé là. Il n'est en sécurité nulle part, puisque ces hommes ont réussi à pénétrer chez lui, sans fracasser la porte. Ils agissent en toute impunité, et lui, Marc, que peut-il faire contre eux ? Et qui sont-ils ? Ils doivent bénéficier de très bonnes protections ? Ou alors ils font partie de la DGSi ? Mais ils agissent comme des truands, ce n'est pas normal !

Il a beau réfléchir, tourner dans sa tête tous les événements qui se sont déroulés depuis quelques jours, il n'arrive toujours pas à trouver de réponses. Si ce n'est que ce document qu'ils recherchent doit avoir beaucoup d'importance. Il se sert un autre whisky, pour se *remonter l'thieur*, dirait Jésus. Il s'étend sur son lit, mais n'arrive pas à trouver le sommeil.

Le lendemain matin, Marc se présente à l'hôpital, où Sarah l'attend. Elle est encore faible, pâle. Il a envie de la protéger.

- Je suis contente de sortir, dit-elle, mais j'ai toujours peur, même si je sais que je ne risque plus rien de la part des hommes de Melucchi.

- Rassurez-vous, je suis là pour vous aider, répond Marc. Je vais vous conduire chez vous, et ensuite nous irons déjeuner tous les deux.

- Merci Marc, vous êtes quelqu'un de bien.

Mais lorsqu'elle entre dans son appartement, suivie de Marc, elle pousse un cri. Tout est renversé, on a fouillé les meubles et les placards. Les vêtements et les papiers sont mélangés, en vrac, sur le sol. Un vrai désastre. Sarah se met à pleurer, ce qui permet à Marc de la prendre dans ses bras pour la consoler.

- Mais pourquoi ? dit-elle en sanglotant. Il n'y a rien à voler chez moi !

- Et qui ? ajouta Marc. Les hommes de Melucchi avant leur accident fatal ? Ceux de l'homme au chapeau ?

Beaucoup de questions, mais pas de réponses. Ils décident d'aller déjeuner.

- Ensuite, on ira chercher Jésus et tous les deux nous rangerons votre appartement. Mais si, ce soir, vous ne voulez pas rester seule, j'ai une chambre disponible.

- Non, ça ira. Une fois l'appartement rangé, j'ai besoin de me reposer et d'être seule. Et demain, je pense reprendre mon travail.

- Déjà. Ce n'est pas un peu tôt ?

- Non. C'est nécessaire.

Une fois le repas terminé, ils se rendent au Jardin public. Ils n'ont aucun mal à trouver Jésus qui, assis sur son banc, lit un journal de la veille trouvé dans une poubelle.

- Jésus je te présente Sarah. On a besoin de toi, son appartement a été visité pendant qu'elle était à l'hôpital, il faut tout remettre en ordre.

- Mademoiselle, répond Jésus, ce sera avec grand plaisir que je vous rendrai ce service !

- N'en fais pas trop, s'il te plaît, répond Marc.

- Mais regarde, elle sourit ! Moi je la fais rire. Et toi ?

Effectivement Sarah sourit, et même rit en écoutant les chamailleries des deux hommes.

- Bon, dit Marc d'un air un peu grincheux, on va chez Sarah, on a du travail.

- A vos ordres, mon capitaine !

Le désordre est si important qu'il faut l'après-midi aux deux complices pour ranger l'appartement, sous les directives de Sarah. Lorsque tout est terminé, elle les remercie en leur proposant un verre de pinard, grâce à une bouteille qui avait échappé au massacre.

- Merci mes amis, dit-elle. Maintenant, si vous voulez bien, j'ai besoin d'être seule et de me reposer.

Et chacun part de son côté.

Deux jours plus tard, une nouvelle tombe : Melucchi vient de se faire descendre. Il n'avait plus de gardes du corps, il était donc obligé de sortir pour se procurer le nécessaire pour vivre. Et c'est à la sortie d'un supermarché, à Saujon, en plein jour, que deux hommes en moto se pointèrent au moment où il chargeait des marchandises dans le coffre de sa voiture. Ils ne lui laissèrent aucune chance : deux rafales de pistolet automatique.

Les agresseurs prirent la fuite et ne furent pas rattrapés. Et les journaux de titrer : « Saujon + Royan = Marseille ? ». Marc en profita pour rédiger un article sur le truand, avec tout ce qu'il avait appris sur lui et qu'il n'avait, par crainte, jamais écrit.

Le lendemain, l'homme au chapeau se présente au journal et demande à voir Marc.

- Sortons, lui dit-il, j'ai à te parler, seul à seul.

Ils s'installent au café le plus proche.

- Marc, je viens te dire au revoir, en principe tu ne me verras plus, j'ai récupéré les documents.

- Ah bon ? Vous avez mis la main sur Gilles ?

- Décidemment Marc, tu n'as rien compris. Ce n'est pas ce petit malfrat qui me les a refilés, d'ailleurs je ne sais toujours pas où il est et je m'en fous.

- Alors, comment les avez-vous trouvés ?

- Tu ne devines pas ?

Marc réfléchit un moment.

- Ce n'est quand même pas Sarah ? Non, ça ne se peut pas !

- Je vois que tu commences à saisir ! Elle m'a contacté hier, par l'intermédiaire de Jerry. Elle m'a proposé le document, contre deux cent mille euros. Elle aurait même pu demander plus, mes commanditaires auraient payé. Et ce matin nous avons conclu la transaction. C'est une sacrée petite bonne femme !

- Mais comment les a-t-elle eus ?

- Aucune idée, Marc, ce n'est pas mon problème. Tu n'auras qu'à lui demander !

- Je ne comprends pas, elle m'a toujours affirmé qu'elle n'était pas au courant des affaires de Gilles.

- Tu es naïf, répond l'homme au chapeau. Je t'avais bien dit de te méfier d'elle. Tu es le genre de gars à se laisser avoir par les femmes, je me trompe ? Tu es trop sentimental.

Marc est effondré. Sarah, si frêle, si timide, si vulnérable ! Elle s'est moquée de lui. Il faudra qu'il la rencontre pour discuter avec elle. Il a tant de questions qui tournent dans sa tête.

- Qu'y a-t-il dans ce document ? demande-t-il ?

- Allons Marc, tu sais bien que je ne te répondrai pas : secret d'État !

- Et vous, qui êtes-vous ?

- Un ami, Marc, un ami. Et pour te le prouver, et réparer les désagréments de notre première rencontre, voici une enveloppe pour toi. Prends-la, et ne te poses pas de questions. Finalement, je t'aime bien Marc, tu es un gars sympa, un cœur pur ! Salut, mon ami, ce fut un plaisir de discuter avec toi.

Et l'homme sort. Marc ouvre l'enveloppe : à l'intérieur, des billets de cinquante et cent euros. Mais il est trop fatigué pour compter. Il s'est fait avoir, il ne peut pas en rester là, il faut qu'il sache ce qui s'est passé.

Alors, une fois sorti du café, il descend le Cours National, franchit le pont, et prend l'Avenue Gambetta jusqu'au magasin de fleurs où travaille Sarah. Celle-ci l'accueille avec un sourire un peu figé.

- Marc, quelle bonne surprise, c'est gentil de me rendre visite.
- Sortons, dit-il, j'ai à vous parler.
- D'accord, allons prendre un verre.

Une fois installés à la terrasse d'un café, Marc engage de suite la conversation.

- J'ai reçu la visite de l'homme au chapeau, dit-il. Il m'a raconté que vous lui aviez remis le document compromettant. C'est vrai ? Vous m'aviez dit que vous n'aviez pas connaissance du produit du vol de votre petit ami.

- Je vais vous dire la vérité, Marc. Effectivement je vous ai un peu menti.
- Un peu ? Un peu beaucoup, j'ai l'impression !

- Voilà ce qu'il s'est passé. Le soir du cambriolage, quand Gilles est arrivé, il m'a confié son butin, en me demandant de le planquer. Je l'avais déjà fait à plusieurs reprises, à sa demande. J'ai une cachette que personne ne connaît, un endroit secret dans le magasin de fleurs où je travaille. J'ai donc tout caché sans savoir réellement ce qu'il y avait à l'intérieur du sac, sauf que c'était très lourd.

- Et ensuite ?

- Ensuite, sont arrivés les événements que vous connaissez : la mort de Vincent, les menaces des hommes de Melucchi, l'attentat dont j'ai été victime. Gilles a pris peur et s'est enfui, me laissant seule avec le magot. Puis vous êtes entré en jeu, et vous m'avez appris l'existence de ce document, et des hommes qui le voulaient à tout prix.

- Moi qui ai toujours cru que vous étiez innocente, dit Marc. Je voulais vous aider, vous protéger. Mais je vois que vous n'avez pas besoin de mes services.

- Mais je suis innocente, répond-t-elle. Comme vous je subis les événements, mais je sais en profiter. J'ai voulu reprendre mon travail immédiatement après ma sortie de l'hôpital, pour pouvoir récupérer ce dossier. Je l'ai lu, et j'en ai même fait une photocopie que je garde dans un coffre que je viens d'ouvrir dans une banque. Et j'ai pris contact avec l'homme au chapeau. Je voulais me débarrasser de ce dossier.

- Et vous en avez tiré un bon prix, dit Marc.

- Vous ne trouvez pas que c'est normal, n'oubliez pas que j'ai été blessée, que j'ai failli mourir ! Vous trouvez que c'est cher payé ?

- Soit. Par simple curiosité, qu'y a-t-il, dans ce dossier ?

- Je ne peux pas vous le dire, je l'ai promis à l'homme au chapeau. Par contre il sait que j'en ai fait une copie. C'est, en quelque sorte, ma protection.

- Et le reste du butin ?

- Hier, Gilles est venu. Il m'a raconté qu'il avait eu très peur, et qu'il voulait partir, quitter le pays. Alors je lui ai donné la drogue et les bijoux. Moi j'ai conservé l'argent liquide.

- Et l'argent liquide, cela se monte à combien ?

- Environ deux millions d'euros, dit-elle.

- Fichtre ! Et qu'en avez-vous fait ? Vous n'avez pas peur de l'enquête de police ?

- J'ai mis l'argent dans le coffre que j'ai ouvert. Je prends le temps de réfléchir pour savoir comment je vais l'utiliser. Et n'oubliez pas que l'enquête de police concerne uniquement la recherche de l'homme qui m'a agressé. Et s'il s'agit d'un des sbires de Melucchi, je ne risque plus rien. Quant au butin, aucune plainte n'a été déposée, qui pourrait s'inquiéter d'un vol qui, officiellement, n'a pas eu lieu ? Et d'ailleurs, j'ai eu l'assurance, de la part de l'homme au chapeau, que je ne serais pas poursuivie. Je ne sais pas qui il est, mais il a certainement beaucoup d'influence.

Marc est anéanti. Toutes ses certitudes sont tombées. Il a l'impression de s'être fait avoir par cette femme, et pourtant il ne lui en veut pas. L'homme au chapeau avait raison quand il lui avait dit qu'il était trop naïf.

- Il faut que je reprenne mon travail, dit Sarah. J'espère que vous n'allez pas raconter toute mon histoire. Si je vous ai dit ce que vous vouliez savoir, c'est parce que j'ai confiance en vous.

- Elle a confiance en lui ! Elle lui a menti mais elle a confiance en lui ! Alors là, elle m'achève, se dit Marc.

- Au revoir, Marc. Je crois qu'il est préférable qu'on ne se revoie pas. Il y a eu trop de choses qui se sont passées, et qu'il vaut mieux oublier.

Elle part, le laissant seul devant sa tasse de café, le moral au plus bas. Alors, il se lève, et file jusqu'au Jardin public, retrouver Jésus, à l'emplacement habituel.

- Jésus, passe-moi la bouteille, dit Marc.

FIN

N'oubliez pas !

Le Boutillon des Charentes est votre journal.

Faites-nous part de vos remarques, écrivez-nous, envoyez-nous des articles !

Les bœufs Goulebenéze

Ce très beau texte, peu connu, est extrait du livre « Goulebenéze », paru aux éditions Lefebvre en 1947. L'aquarelle est d'André Verger. Goulebenéze connaissait bien son affaire, car après la guerre de 14 il est revenu à Montigny, sa maison natale de Burie, pour tenter de redonner vie à un domaine en décrépitude, et il a lui-même manié la charrue, avec deux bœufs. Il y a tout un vocabulaire disparu que l'on retrouve dans ce texte.



Avant souleuil leuvé, à la chandelle, Piârre le vâlet dau loghis de la Gueurlottière a-t-été douné ine boune dounée à ses deux boeufs meurlets et coum'i douet faire ine boune arrêe, i n'at point ménajhé leû rantion. Pendant que ses boeufs se pansant, Piârre va se panser li otout ; i manghe su son pouze in p'tit mourçâ de feurmajhe de bique que la patronne y at leûssé la veille dans le buffet, fout-t-ine pieine main de jhavelle dans l'foujher, trempe sa rouëtée dans sa moque fleurie et en route prr' l'arrêe !

- Fi d'la mère ! o fait pas chaud à matin ! O s'y queneût qu'o l'at jheulé bianc thyette neut ! O f'ra bon pousser les boeufs ; vas faire ine boune yîée jhusqu'à midi.

Aussitout les boeufs but, Piârre les lie.

- Allons Castaing, allons Meurlet, vins mon fi, saque ta tête sous thyeu jhoug.

I fait beun étention que le pouël se troue pas à r'bours en d'ssout dau jhoug, prr' pas leû coincer la piâ de poûr de les biéssé ; i-l'assolide les jhuyes dessus leûs cornes, trouès tours chaque coûté ; i leûs met les moreaux, enfille le prê dans les embiets, met la tire, empougne soun aguyon en jhîte de frâgne.

- Allons les gâs, haït ! Castaing ! Meurlet ! Allons mes boeufs, allons !

Le champ n'est pas bin loin et la chârue y a resté encrêlée la veille au sér.

Piârre le valet empougne les quoues dau veursour, ajhuste l'aguyon su la forchine.

- Zi sons-jhi les gâs ? Castaing ! Meurlet ! haït !

Les cous de thyèllé deux boeufs se sont allonjhés, leûs échine s'est rapilotée, enflée, leû quouette à feussé la chînne dau prê, le jhout-t-a peuté, les embiets ant queurrié, en démarrant ; le far dau veursour a défoncé le guaret et les deux boeufs traçant leu rêjhe aussi dreite coum'in corda !

- Allons z'enfants ! allons mes valets ! allons !

Thieuq'cot, quant'o force in p'tit trop fort, thialû qui se troue dans la rêjhe mont' su l'guaret. Piârre aussitout le pique à la thyeusse avec sa pointe d'aguyon.

- Attends Castaing ! vâs t'faire seug' ta rêjhe coum'o faut !

- Castaing ! Meurlet ! allons z'enfants ! allons !

Coum'i l'allant beun à sa vouè thyèllé deux bœufs ; Piârre le vâlet les aime autant qu' si l'étiant à li. Et prr' les inciter, i pibole en chantuzant coum' fazant les gâs dau Pouëtou :

- OO OH ! ... OO OH ! ... OO OH ! ... mes boeufs ; OH ! ...

La terre en se dévirant fume coum' s'o l'avait l' feut d'dans et à travers les moreaux des boeufs, o fume otout ; c'est qu'o tire!

O sent la terre ! La terre chaude qui ésamme à l'égal. Au d'ssus des bœufs, in coudeurrioux mont' en l'air tout dreit, jhusqu'aux nujhes ; Trrit !

Prr' dârière Piârre, dans la rêjhe, ine basse-quouette seug' en pigossant la veurmine.

Ah, le jholit guaret qu'o fait ! O cheit quasiment tout en cende o l'émijhe en misaille, pas mais qu'o faut, mais jhûss' coum'o faut, avec thyeuq' petites mottes de loin en loin ; in grin d' bié s'rat beunaise sous thyèllé mottes, i s'rat beun abeurrié, i vinrat beun, o frâ-t-in biâ bié !

Et Piârre chaurit tout seul ; i n'en manjh'rat d' thyiau bié et les z'autes avecque.

- Castaing ! Meurlet ! allons z'enfants ! allons les vâlets, allons !

Dans la brume dau matin qui s'enfouit peu-z-à-peu, les deux grands boeufs roux tirant su l'prâ qu'est tendu raide coum'ine barre de far !

Arrêe : labourage

Yîée : labour exécuté pendant que les boeufs sont liés, attachés à la charrue (Musset)

Moreau : mors

Jhuye : courroie de cuir servant à lier le joug aux cornes ; d'où « bouère des cots longs coume des jhuyes »

Prâ : timon

Ambiet : anneau servant à assujettir le timon au joug

Tire : cheville de fer qui sert à fixer l'ambiet au timon

Veursour : versoir de la charrue

Forchine : support de l'aiguillon, en forme de fourche

Far : fer

Essamé : s'exhaler, sentir

Égal : rosée ; frais coume l'égal ou coume in égal

Coudeurrioux : oiseau ?

Abeurrié : recouvrir de terre

Histouère de France (1^{ère} partie) Charly Grenon (Maît' Gueurnon)

*Enseignement libre non subventionné p'rr l'Induque Natiounale et douné p'rr in çertain Gueurnon
Rédijhée à l'usage des c'naillies peur être compeurnue des grandes peursounes seulement
(Le Subiet/Sefco de juillet/août 1975)*

La Préhistouère

O y a tout pyen longtemps, des bitons vitus de pià d' bête et thi beuviant dans des pià d' bouc, vivant dans des cabournes et hantiant noutre sol sauvajhe. Y ne queneuçiant reun, n'ayant jhamais rein vut, que la nature peuplée de monstres ghéants et d'animià fantastiques thi n'existant pus aneut, yeu merci !

N'oppoûse que pendant thieu temps, d'autes pays, tels que l'Égypte, l'Italie et la Graice (pas thieil' de goret bin sûr !) étiant déjhà civilisés, z'eux. Tandis' que nous aûtes, boun' ghens ...

Oi est vrai qu' les Chérentais avant teurjhou été en r'tard ...

La Gaule

De peu z'à peu, les houmes préhistériques se moudarnisèrent. C'qu'y parait qu'o y a d' thieu... tout d'suite troué-mille ans, noutre pays s'appelait « la Gaule » et avait peur capitaine... Heu non ! peur capitale : Ghergovie (aneut Kiarmon-Feurand). Ses habitants étiant les Gaulois : le dernier d'enteur z'eux est bâzit o y a pas bein des années : disant qu'y restait à Font-Bounet, à ine yeue d' Pont-l'Abbé.

Auteurment les Gaulois étiant grands et aviant la pià blanche (quand y s'aviant sabouné coum o faut, beun entendu !). Pac'que remarquez bein qu'aneut, o y a pus d'Gaulois, mais o y at encouère des crassoux et des jhobroux !

Leu pus grande fête étit la thiullette dau yui, p'r les thiurés au beun « druides », peur parler pointu : O n'en avait in thi montait dans n'in popion, anveuc in daille, peur à sule fin de coper à ras, la sacrée pyente.

Peur se défende des bêtes féroces - coum le yon, la pouille, la belle-mère - les Gaulois appeurnirent à se bâti des cabanes lathiustres, qu'étiant construtes sù des quiônes vour que l'aive manquait jhamais. Coum thieu, les bêtes maufasantes ne veniant pas les enneuyer.

Varcinghetorisse

Oi était le châffre dau Chef des Gaulois thi combattait les légions romaines paç' qu'a voulant à toute force s'emparer de nous autres, à sule fin de prendre des greffons d'noute race, arnoumée inivarsal'ment.

Malhureusement peur nous, les Romains, coumandés p'r leu ghénérau, in noumé Mussolini... Non, Jhules César ! (Bénito est dépeû) aviant estallé des grippés aux soldarts de Varcinghetorisse thi, en 52 avant Jhasu-Chriss, fut vainthiu, boun'ghens ! en Alésia, dau coûté d'la Coûte-d'Or, aneut.

Alours, peur sauver les son, Varcinghetorisse décidit de s'rende à César : y mon-tut sù son pu biâ canasson, se vîtit à la Poincaré et arrivit, superbe, davant soun advarsaire qu'étit agoublit à thiu-piât sù in estrapontin, entouré de soun ékiattante armée.

- Rends me tes armes ! hûchit César.

- Viens les qu'ri ! répounit Varcinghetorisse en les foutant à bas, pac' qu'y v'lait quand min-me pas sarvit d'valet à thieu l'artoupan.

La Gaule romaine

Souc la doumination romaine, la Gaule c'neuçut l'aisance, la fousse, et la tranquillité. Des biâ villaghes se bâtissirent, enveuc de biâ moluments : thieu fut la Gaule romaine, thi avait peur habitants les Gallo-Romains, mitijhâtion de galloux et de romatisants ; noutre pays appeurnut le latin, jhargon des Romains, thi devint - amprès bein des chanfrouzâtions - la lan'ye française (dominus robiscôme !).

A thieu moument, ine grande nouvelle boul'veursa noute pays : la religion chrétienne s'était sacquée cheu nous. Quantes les Gallo-Romains s'en avant rendu compte, y se sont hein vite dépêchés à bâti les Arènes de Saintes peur z'y faire dévorer p'r des yons, tous thiès nouviâ chrétiens.

Faut don bein creire qu'y les avant pas teurtous roujhés, pusqu'o n'en at encouère aneut ...

la Gaule franque

Les Frangs étiant des aspèces de barbares thi n'étiant pas si frangs qu'thieu : c' qu' thi paraît qu'y veniant de Ghermanie. Beurnoncion !

Enfin, teurjhou est-ô qu'y s'avant estallé cheû nous et avant fénit peur s'affranchit. Le roué des Frangs, Kiovis, étit païen. Salop'rie ! Mais, y s'fasit catholique à Reims et fut baptisé Roué des Chrétiens p'r l'évêque Saint-Rémi, thi y avait douné des leçons de carthéjime. Oi' était sur'ment thieu là d'Evarisse des Pibiâs, vous en répons !

Au branle de la cirémounie, Kiovis, thi n'en voéyait trente-six chandelles, demandit à Saint-Rémi :

- Evêque, est-oû ithy, le Paradis ?

- Nô, sto l'évêque. Mais oi est l'routin qui z'y meune.

Oi' est thieu qu'n'on appeule « le baptême de la France ».

Les roués fainiants

Amprès le rouègne de Dagobert, les roués thi vénant sont si tellement fainiants qu'y s' fasant remplacer p'r les « maire dau palais » (Disez-zou vite : pouâh) thi govarnant à leur place. Le principau, Charles Martâ, arrêtit les Arabes à Potiers, en 732.

Les roués fainiants, z'eux, ne fasant reun, ne s'athiupiant de reun : o y avait pas pu fainiant sù tarre.

Y méritant minme pas que n'on cause de z'eux, té !...

Charlemagne

Seuguant Pinâ-le-Bref, descendant de Charles Martâ, se format in nouviâ foujher : la dynastijhe Carolinienne vour naissut Carolus Magnepot, que n'on appelait otout Charles 1er ou encouère Charles-le-Grand (pas confonde anveuc Le Grand-Charles, qu'est bein dépeus !), mais le monde l'appeliant coumunément Charlemagne.

Y fut sacré empereur en l'an 800 et poussédait thieu que n'on appeule le vampire d'Occident : France, Neustrijhe, Athitaine (et ses sutthiursales !), Kleptomanie... heû, non, Septimanie, Peurbande (ou Provence... m'en souveins pu bel chouze dépeus l' temps), Beurgougne (le pays des grous beurgauds), Saxe, Alamanie, Bavouère, Lombardijhe, et le Doumaine dau Pape thi avait Rome, dans thieu temps, peur capitale.

Quante Charlemagne bâzissit, n'on embaumat son charcoué.

Les Normands

Ine nouvelle évasion se fasit cheu nous, amprès la mort de Charlemagne : thielle des Normands (pas confonde anveuc thielle des Martiens, qu'est bein dépeus), bitons-matafes thi n'ayant pas poûr des tempêtes pac' qu'y comptiant qu'ol' existait in aute monde vour qu'i viveriant encouère, in cot bâzit. Y brûliant et saccaghiant tout sù leu passaghe, fasant jholiment mais de dégâts qu'aneut la bombe anatoumique.

Peur à sule fin qu'y nous enneuyant pus, le roué leu douna ine province, dans le Nord de la France, vour qu'il aviant plus qu'à s'étriper enteur z'eux.

La féodalité

Les roués étiant si tellement cossards, qu'il aviant pu l'couraghe de govarker. La France se dévisa alours en comb' de parcelles, coumandées p'r in seigneur thi gitait dans n'in châta-fort : ol est thieu qu'on appeule la féodalité.

Les ghens étiant malheureux coum des piarres et c'rviant la faim en s' crvant sù l' taille.

Hureux qu'inourné Louis VI le Grous abolzissit la féodalité. Sans thieu, vour serions-jhi ? Ham !...

Les Crouésades

Des oratours chrétiens coum Piarre l'Harmite (paur' houme, y deit pus coumencer à l'ête jhène, quantes n'on sonjhe qu'y prêche encouère, dans la Boune-Presse) encouraghèrent les Français à délivrer l' tombreau dau Chrisse qu'étit à Jhérusalem enteur les paucres des Musulmans. Des millers de malaisies, de bitons, de quenailles, passirent boun'ghens ! en cours de route, ou beun se fasant égorgher p'r les veustaudeurs, au coin des boués.

Le restant d'la première espédition arrivit à Jhérusalem en 1094, dérihée p'r Godefret dau Bouillon thi peurnit la ville et z'y estalla in rouéyaume français thi deura — raspec' que jh'vous deis — le temps d'aller gâter d' l'aive...

Louis IX

A l'événement de Phélippe-Augusse, dans thieu temps, roué de France, le roué d'Ang'lletarre n'en poussédait, cheu nous, sept foués mais d'benace. Ol' était point fait peur arranger le nouviâ foujher rouéyal des Caputiens. Mais, à la mort dau deurnier d'enteur z'eux, Louis IX, ajhibé par Bianche de Castille, intarvenit... et heureux !

Le monde l'aviant baptisé « Saint-Louis », vu qu'il avait teurjhou ine auréole entour dau calâ d' la tête.

Il asseyit, li-tou, de faire ine crouésade en Tunisie, mais i bâzissit d' la peste que les fellaga y aviant baillé.

A seugue
In çartain Gueurnon !

Bernocion, qu'ét-ou qu'i dit ? Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

En se balladant sur le nouveau sentier de randonnée de Villars-les-Bois, Bernard Bégaud m'a parlé de cette expression :

« Hêtre à poil, charme à dents ».

A votre avis, qu'ét-ou qu'i dit ?

Ricoène jhabraillée en ine salle dau L.E.P.I.* de Cognat Pierre Bruneaud (Le Chétit)



Au lycée professionnel Louis Delage de Cognac, il nous arrivait d'organiser des moments festifs entre collègues : entre autres, des intronisations diverses avec texte officiel lu en patois et une traduction pour les non initiés.

C'était une période où l'expression était libre, aucun a priori. Il régnait un climat serein. Le travail était sérieux mais pas triste. C'était au siècle dernier...

Aneut, coume repeursentant de l'Univarsité de Cope-Souchot, jh' seus hureux coume in bine-thiu sur ine mote, de bailler le châfre de « Bitoune honouris cousa » coume i dizant dans les jhornaux, et la riorte de chevayère dans l'ordre dau r'meuille de la qu'neussance à nout' émite Lidwine, proufesseuse, ghermaniss'.

Amprès avoère fait pisser l' jhus de zeu çarvelle sur le p'tit nom de thielle drôlesse, nos espécialisses en anthrochâfrologie fazant astheur zeux résolutions sur thielle afaire.

Lidwine vinrait, m'en doute, pays des Ghermins d'obighe, soet de « lied », sunifiant chantusette, et « wind » thi veurait dire vent : « Chante au vent » o m' fait penser à n'in vin de pays de chez les Borguignons ... Soet de l'accoubiaghe teurjhou dau mot « lied » et « wein », le vin, ob' n'ençoère dau mot « liter », litre, et « wein », pinard ... Teurtout thiellés mots tornant autour dau meime beurvaghe ...



O y at ine autre coterie d'especialiss' thi peurtendant que Lidwine vinrait putout de la quession posée peur la maman au papa quand thieu-la bireuilla la beurce avour sa qu'naille fazait sa peurmière moriënée : « Qu'itout qui est dans thieu lit, d'vine ? ». A chacun soun' idée reun' de pu jhuste ...

Toute qu'naille Lidwine étit soubrante et gormande et sa mère, peur avoèr la paix, zi dizait teurjhou : astheur et pis tête et ol est m'en doute peur thieu qu' nout' boune drolesse sortit de la tribu et s'mit à super le remeuil d' la qu'neussance.

Quand vous l'oreillerez hucher : « vos gueules » (vogel), ne gromenez point, ol est qu'à s'adeurse aux z'oziaès. D'meime quand à peurtant que biter (bitter) a n'

zou aime point, ol est tout bounement qu'a peurfère les douceuzetés. O n'y a pas qu' la thiulture de la veugne thi l'interousse, teurtout les z'arts li piaizant, meime l'art bête (arbeit) peur lé ol est teurjhou in travail et quand à dérat en gueussien « gros cul », (gross kühl) on' srat point quession dau thiu de la Gueurluche thi sembye à thieu-la d'ine jhument pécharde, a veurat simplyement dire qu'o coumence à faire freit ...

Cruchetée tout la jhaut d'la carte de France, al oreilla l'appel de thieu bià pays, la Saintonghe, et coume les bitons y sont agrâlants, a compeurnat vite que le chemin y mène (hymen) dans thielle campagne avour y fait bon vivre et vour meime les bordes rient (Borderies) ...

Astheur que not' émite at son tail avec nous, a n' pense qu'a feire pisser l' jhus de sa çarvalle et bintout jh' l'oreillerons p'tête jhabrailler l' Saintonguais ...

Voéla l' moument soulaneul, Lidwine, au nom de toute thielle coterie assembyée, jh' seus beunaise et de t'noumer Bitoune d'honneur de l'Univarsité de Cope-Souchot et thiette découration de Chevayère dau « Grand r'meuille de la qu'neussance ». Teute zou jusqu'à en eit' ouillée et que thielle riorte varte et jhaune te piacre au sol si tu t' metis à n'voère que des groues cheunes ...

Sans offence et chétit thi zi verrait dau mau.



Piarrot le Saintongheais

* L.E.P.I : Lycée Professionnel Industriel



Les patoisants d'aneut : Guy Mouillot

Guy Mouillot fait partie des « passeurs du temps » qui ont créé le spectacle de Fléac sur Seugne, dont nous vous avons parlé page 5.

Au cours du spectacle, ce « fan » de Goulebenéze souhaite s'imposer, au grand désespoir du metteur en scène Jacques Tatillon.

Finalement on lui donne sa chance, et il a son quart d'heure de gloire en racontant l'histoire du « Retardataire » de Goulebenéze.

Pour l'écouter, acachez su thièle iorte :

[Guy Mouillot Le retardataire](#)

Charly Grenon raconte ... Mon expérience de théâtre



Il aura tout fait dans sa vie, cet homme : journaliste, écrivain, chroniqueur, cinéaste ...

Dans cet extrait enregistré par Jacques-Edmond Machefert, il nous raconte son expérience sur les planches, quand il était *in jhène biton*.

Des anecdotes truculentes, et une mémoire hors du commun. Il est capable de vous réciter une tirade extraite d'une pièce qu'il a jouée il y a de nombreuses années.

A écouter et à voir sans modération.

Charly m'a écrit récemment : « À l'époque je sévissais sur les planches de l'Amicale laïque de Sainte-Gemme, non seulement dans les pièces que nous jouions (et souvent le rôle principal,

toutes les drôlesses de thieulong me couriant amprès, ol' est peurquoué seû allé n'en qu'ri ine à l'étranger, peur pas faire de jhalouses), mais également en intermède, par l'interprétation des œuvres de Goulebenéze, que je connaissais depuis ma plus tendre enfance, grâce à mon père, admirateur inconditionnel du grand homme.

Pour écouter Charly, acachez su la iorte :

<https://journalboutillon.com/2018/06/21/charly-grenon-mon-experience-au-theatre/>

A propos de « La région Nouvelle Aquitaine et les langues régionales » Éric Nowak

L'article paru dans le dernier Boutillon a suscité une réaction d'Éric Nowak :

BRAVO AU BOUTILLON DES CHARENTES

Le journal en ligne "Le Boutillon des Charentes" vient, dans son dernier numéro, de publier un article de clarification et d'apaisement, sur la notion de "poitevin-saintongeais". Il y distingue bien, et je l'en félicite :

- le "poitevin-saintongeais" en tant qu'orthographe normalisée de l'UPCP (= unifiée) du poitevin-saintongeais, que je rejette (comme ce journal) ;
- le "poitevin-saintongeais" au sens d'ensemble linguistique, tel que je l'utilise, réunissant parlers poitevins et saintongeais (et tel que reconnu par la DGLFLF comme il le signale), notion dont il explique la validité.

J'y mettrais bien quelques nuances, ainsi le sens 1, apparu dans les années 1990 chez les opposants à la graphie normalisée, en réaction à l'accolement dans les années 1980 de "poitevin-saintongeais" à "orthographe normalisée", n'est lié en fait qu'à la méconnaissance du sens 2 de "poitevin-saintongeais" (ensemble linguistique) attesté lui depuis plus d'un siècle. C'est pareil que quand certains confondent "occitan" (= ensemble du languedocien du provençal, du gascon, du limousin ...) avec "graphie normalisée de l'occitan" (de l'IEO).

Mais ce ne sont que des nuances, comme les différences d'approche au sein, d'une même famille, car à l'origine le "poitevin-saintongeais" est bien une même famille de parlers avec deux branches principales (le poitevin et le saintongeais).

Il y a là dans l'article du Boutillon un constat et une approche, susceptibles d'apporter de l'apaisement et de susciter des vocations, des synergies, entre personnes de bonne volonté.

P.S. 1 : pour la Région, je ne crois pas qu'ils soutiennent la graphie normalisée du "poitevin-saintongeais"... ils font ce qu'ils peuvent... et vont vers les plus actifs. A nous, tenants d'une autre approche orthographique d'être actifs ! Mais je ne veux pas m'engager dans des combats "contre", ce qui m'intéresse ce sont les combats "pour"... et il y a tant à faire en la matière !!!

Kétoukolé Jhoël

Kétoukolé n° 59



Trois personnes se sont intéressées à notre Kétoukolé n° 59. Danielle Pied désirait connaître le nom, et l'usage de ce Kétoukolé, car elle en ignore tout, et pourtant elle a le même à la maison. Pierre Charles Raulx agriculteur à St Jean d' Angély, et Président des amis du musée de St Jean, nous écrit "Objet pour vider les barriques d'eau de vie, ou de vin, on mettait du liquide dans le tuyau par la coupelle du haut qui se répandait ainsi dans tout le tuyau".

Notre émit Guy Chartier alias La jhustine, ancien agriculteur/vigneron à Asnières la Giraud, et qui tient régulièrement la rubrique patoisante dans le journal l'Angérien nous dit lui :

« Mon père app'let thieu un "larron" avec un r ou deux, n'en sé reun' ! Thieu l'enghin en cuive li sarvet' a soutiré l'vin des fûts. I sacquet la partie qu'é drette dans l'fût, peur le creux d'la bonde bin entendu, i feurmet l'robinet à l'aute bout et i videt d'au vin dans le genre de bôl en haut d'thieu l'enghin. Quand tout le coûté d'au

robinet étet pien, et qu'o r'goulet en haut i bouchet l'creux bin coume o faut avec la p'tite pièce que l'on vouet. En duvrant l'robinet, o fazet syphon et l' fut s'videt tout seul ; on peuvet même feurmé l'robinet et r'démaré, sauf qu'o s'passet pâ teurjhou aussi beun'. E-t'au qu'en haut qu'o peurnet pâ trop jusse, mè, a dé cot, o f'let un grand moument peur mette thieu larron en branle et pâ quession d'arrété quand l'niveau avet trop baissé dans l'fût. Me souvint'encouère dé peurière qu'o fazet mon père à son larron ! ».

Bien entendu, c'est écrit en patois ; mais le lecteur avisé du Boutillon que vous êtes, devrait comprendre facilement comment qu'o marche. Sinon demandez moi, pour une traduction en français je ferai suivre votre requête à Guy qui est aussi dégourdi en français qu'en patois.

L'expression "s'entendre comme larrons en foire", déjà au XVI ème siècle, désignait des compères qui s'accordaient pour faire un mauvais coup.

C'est certainement ce petit côté larcin, qui a donné son nom au **larron en français et lâron en patois saintongeais**. En effet la façon normale et légale de vider une barrique, et d'utiliser un robinet, et se servir d'un siphon, pour faire la même chose a un petit côté illégal. Rappel des caractéristiques du lâron : tube en cuivre de diamètre 3,5 cm, hauteur 1,20 m, idem pour la largeur, et robinetterie en bronze ou laiton.

Kétoukolé n° 60

Le 20 avril dernier, au matin, en allant faire des courses à Brizambourg, au lieu dit Chez Petit Bois, je tombe sur deux bitons de ma connaissance qui étaient en train, tous deux, d'œuvrer avec un lourd engin (voir la photo).

Comment s'appelle cet engin ? Et que faisaient-ils avec ?

Notez au passage l'emploi des chaussures de sécurité obligatoires pour les travaux à risques : bottillons à gauche, charentaises à droite.

Envoyez vos réponses à Jhoël :
joel.lamiraud@free.fr



Un livre à vous conseiller Michelle Peyssonneaux

LA FEMME BANNIE d'Harry Duverger – Editions le Croît vif Un livre qui a Saintes pour cadre

L'histoire de *La femme bannie* se déroule dans notre ville, sur une période s'étendant de la première guerre mondiale aux années soixante.

En préambule à son exposé, l'auteur présente Saintes telle que nous ne l'avons pas connue : dans les années 20, on circule encore dans notre ville à bord de « la vache noire », le tramway à vapeur qui crache sa fumée de Bellevue à la gare. Sur la place Blair se tient, fin avril, la fête de la Saint-Eutrope où une « baraque aux monstres » exhibe nains, femmes à barbe et sœurs siamoises. En ce temps-là, la peine de mort est toujours appliquée en France. Le lecteur assiste à une exécution capitale qui a lieu à Saintes, devant la prison, en mai 1923...

Mère de famille de condition modeste, habitant le quartier Saint-Vivien, Mathilde, *la femme bannie* est, au départ, une ouvrière sans histoires, employée par une maison de cognac... La plupart des hommes de sa famille s'acheminent chaque jour pour leur travail vers les ateliers de la gare... Mais la déclaration de la guerre a séparé les couples et les principes se sont envolés. La malchance s'en mêle et tout bascule. Le premier mari mort au front, Mathilde, qui attire les hommes, se voit offrir une deuxième chance de bonheur avec la rencontre d'un nouveau mari. Tout pourrait recommencer... Là encore, le destin semble attendre tranquillement le moment de frapper une nouvelle fois.

Le pire pour Mathilde, c'est le comportement de ses sœurs et de ses tantes qui se sont un jour érigées en justicières et ont décidé de la rejeter. Il n'y a alors plus grand chose à perdre socialement... Ce qui restait de dignité finit de se diluer... Résultat : c'est toute une meute qui, un jour, s'en prendra à elle.

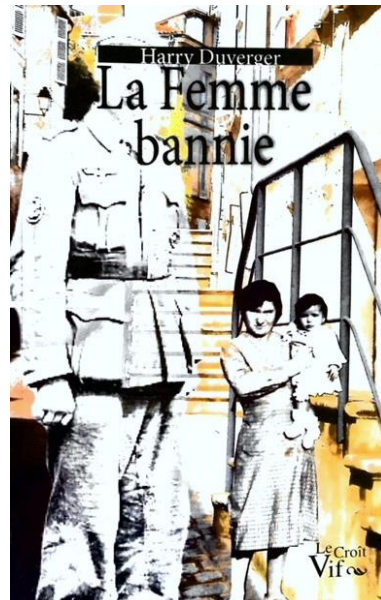
Hélas, elle n'est pas seule à être concernée. Les enfants subiront les conséquences des désordres de leur mère. Les guerres suivantes feront encore payer un lourd tribut à chaque génération.

Une question taraude le lecteur (ou plutôt la lectrice, sensible malgré elle à ce parcours de femme) : Mathilde est-elle responsable de ses malheurs ? La grande spontanéité avec laquelle elle vit ses relations masculines est-elle la vraie cause des déséquilibres de sa vie. Aurait-elle été marquée, à l'âge tendre, par un éloge appuyé de la liberté, proféré par son anarchiste de père, devant la colonne du même nom qui se dresse place Blair ? En définitive, doit-on la déclarer coupable et la condamner ? Faut-il au contraire la plaindre et condamner les femmes de sa famille ?

Ce qui est certain, c'est que, tout au long du livre, on se surprend souvent à trouver *la pécheresse* plus attachante que *les pharisiennes* qui lui jettent la pierre.

Ce récit émouvant est inspiré par une situation familiale réelle vécue par l'auteur dans son enfance.

La femme bannie, de Harry Duverger, éditions du Croît vif, 184 pages, 16 euros.



Nos lecteurs nous écrivent

Boutillon spécial sur la grammaire saintongeaise [**Spécial grammaire**](#)

Ce numéro a été visionné par 22 000 personnes. Nous avons reçu de nombreux compliments sur notre travail, ce qui nous incite bien entendu à continuer. J'avoue que c'est un projet compliqué et complexe, et nous espérons le mener à terme, mais quand ? Avec mes deux complices, Michelle Barranger et René Ribéraud, nous reprendrons nos travaux en septembre.

Voici quelques commentaires :

Sylvie, de Saintes :

C'est très très bien ; il y a pas mal d'années passait à la télé une émission intitulée « chefs d'œuvre en péril », votre Boutillon m'a fait repenser à cette émission et aux énergies déployées par quelques uns pour sauver un monument ; le patois est un monument et vous êtes les quelques uns.

Guy Chartier (Jhustine) :

Excellente initiative qui répond à une réelle nécessité, y compris pour ceux qui écrivent du patois. Pour ma part, je vais essayer de m'en servir du mieux possible, car parfois, je tâtonne. Je ne peux que vous encourager à continuer.

Merci mon ami. Venant d'un patoisant de talent, c'est un compliment que nous apprécions doublement.

Jean-Jacques Vidal, de Saint-Sulpice de Cognac :

Quel travail ! Je suis en admiration car voilà qui permet à chacun de réviser (ou d'apprendre) notre patois plein de couleurs !

Merci cousin. La prochaine fois qu'on se rencontre, notre discussion devra se tenir en patois ... devant un verre de pineau !

Cécile Négret :

C'est un bijou ! Bravo et merci ! Quel beau travail !

Merci Cécile. Continuez à écrire dans le Boutillon, vos textes sont de qualité.

François Wiehn, de Saintes :

Ami, je suis époustouflé par ton travail. Je ne doutais pas de tes capacités mais là : bravo.

Je ne suis pas tout seul, François, heureusement !

Boutillon n° 59

Environ 63 000 internautes sont venus visiter notre journal. Beaucoup nous félicitent pour maintenir la qualité dans les articles que nous proposons. C'est notre volonté, nous ne souhaitons pas la médiocrité, en français et surtout en patois saintongeais : le patois ne supporte pas la vulgarité. En tout cas, merci aux lecteurs pour leurs encouragements.

Comme d'habitude, l'histoire de notre ami Jean-Bernard Papi a été très appréciée : un peu coquine, mais avec beaucoup de sensibilité, la classe ! Les lecteurs en redemandent. Ils nous remercient également de continuer à faire figurer, en première page, les dessins de Jean-Claude Lucazeau.

L'histoire de « Marc et Jésus », écrite par votre serviteur, reçoit également les suffrages. Un bémol cependant : quatre épisodes, c'est long, surtout avec un écart de deux mois entre chacun, et malgré le petit résumé en début d'article il est parfois difficile de se remettre dans l'ambiance de l'histoire. C'est bien noté, je tenterai de faire plus court la prochaine fois.

Le chéti Pierre Bruneaud a aussi la faveur des lecteurs. Cette histoire coquine de Goulebenéze sur « L'œil de Caïn », que beaucoup de connaissent pas, racontée par notre ami, a engendré une vague de bonheur communicative : avec Goulebenéze, même si l'histoire est un peu osée, elle n'est jamais vulgaire.

Mon article sur « La nouvelle Aquitaine et les langues régionales » n'a pas soulevé de commentaires particuliers, dans la mesure où il n'est pas polémique. Il y a quelque temps, une délégation s'est rendue au Conseil Régional à Bordeaux pour défendre la langue saintongaise contre l'écriture en poitevin-saintongeais proposée dans le journal de la Région. J'ai l'impression qu'on l'a écoutée poliment mais que cela n'a rien changé. Alors continuons à écrire en saintongeais et en poitevin, et laissons de côté cette écriture ridicule.

Éric Nowak a écrit quelques lignes sur le sujet, elles figurent dans ce numéro.

Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maït' Gueurnon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fi à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>